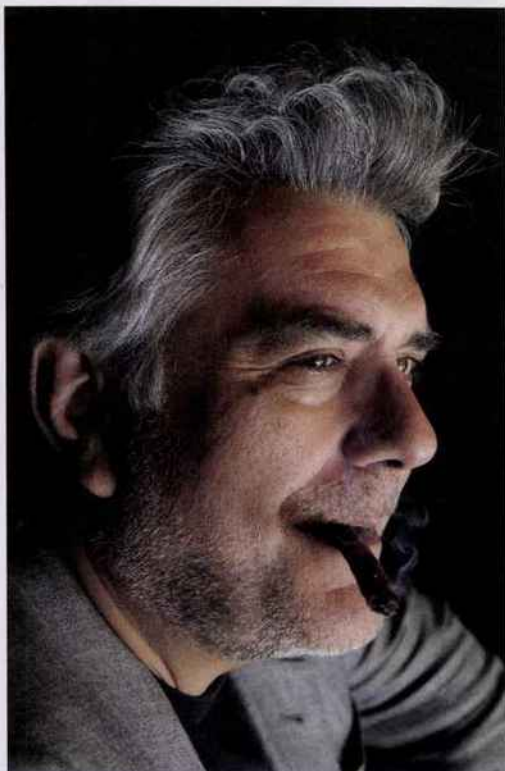




CRITIQUE LIVRES



Bad vibrations

Droit d'inventaire sur les rêves des sixties et des seventies, *L'Agent du chaos* est un cocktail explosif de came et d'espionnage.

PAR DAMIEN AUBEL

Len va des mythes comme des trains, l'un en cache souvent un autre. Le dernier Cataldo fonce à toute vapeur (hallucinogène) sur les rails de la geste des sixties et des seventies. Tim Leary louant ex cathedra à Harvard les vertus du LSD ; Ginsberg et Trocchi scandant leurs textes devant le public du swinging London dans un nuage de substances psychédéliques ; les Weathermen fomentant leurs coups d'éclat ; l'embrasement de Watts et les Black Panthers ; Jerry Rubin prêchant le bréviaire de la contre-culture à Frisco avant de tourner casaque et de servir le veau d'or du libéralisme ; sans oublier, ADN italien obligeant, un zeste de Brigades rouges. Le pouls de l'Histoire s'emballe, mais d'un continent à l'autre, d'une grand-messe hippie à un bad trip, un personnage fait office de liant dans cette cascade de mythologies des sixties.

Jay Dark. Un mythe à lui tout seul. Une espèce de Zelig des soubresauts de l'après-guerre, un hybride de « trickster » pour l'ambivalence morale et l'identité protéiforme, et de joueur de flûte de Hamelin qui entraînera à sa suite les flower children des sixties vers la débâcle et la confusion. Comme ses prédécesseurs mythiques, Jay est un passe-muraille, un esprit volatile qui ne connaît pas les frontières, passe, et fait passer les autres, sans cesse d'un bord à l'autre. Voyou sans envergure tombé par le hasard des circonstances sous la coupe paternelle du Dr Kirk, ex-nazi reconverti dans le pilotage d'un « programme » américain de noyautage et de subversion des mouvements de gauche, Jay

devient un agent double, un infiltré de génie dans le camp de la contestation. Objectif : jouer les dealeurs de luxe, faire circuler la came dans toute l'intelligentsia et la jeunesse de la contre-culture, comme un poison dans les veines de l'idéalisme. Autour et à cause de Jay, sous le regard lucide, voire corrosif, de Cataldo, toutes les lignes de démarcation s'estompent, les forces prétendument contraires s'épousent et fusionnent. La contre-culture ? Un mouvement soumis comme un pantin aux manœuvres des agents undercover de la CIA comme Jay. Un mouvement ? Non, une mosaïque d'intérêts et d'allégeances contradictoires réunis dans un éphémère amalgame, « activistes des droits civiques, Blancs et Noirs, artistes, aspirants révolutionnaires et toxiques de base en rut ». La démocratie US ? Un régime qui recycle sans état d'âme les ex-fascistes comme le Dr. Kirk. La provoc des avant-gardes comme la Factory de Warhol ? Une banale distraction de blousons dorés. Jusqu'aux limites du roman qui vacillent, l'histoire de Jay étant enchâssée dans celle d'un écrivain qui se demande si et comment il va pouvoir l'écrire.

Un délectable jeu de massacre donc, quelque chose comme une version pied au plancher, réduite à ses éléments les plus simples, d'un Ellroy : obsession complotiste, CIA, ère Kennedy et post-Kennedy. Et même le cynisme du salaud, Jay décidant en son âme et conscience de devenir un fils de pute. Mais Cataldo ne cède pas à l'appât du portrait-charge d'une époque, à la liquidation sommaire et complaisante des idéaux. Si Jay choisit la part obscure, c'est par dépit et souffrance : parce que lui est incapable de croire. Incapable d'épouser un idéal. De frénétique et décapant, le roman devient poignant. Le dilemme de Jay est celui, insoluble, des engagements à la fin du XX^e et au début du XXI^e siècle. Avoir la foi, la conviction de pouvoir changer le monde – et se faire duper, manipuler, comme la jeunesse américaine d'il y a cinquante ans ? Ou exercer une terrible lucidité, douter de tout – et se sentir vide, solitaire, comme Jay ?

L'AGENT DU CHAOS

Giancarlo De Cataldo,
traduit de l'italien par
Serge Quadrupani,
Métailié, 320 p., 21 €

